



“ En cent mille lieux mille noms tu reçois ” : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) ”, in Inqualifiables fureurs, Poétique des invocations inspirées aux XVI^e et XVII^e siècles, Actes du colloque tenu à l’université de Lille, janvier 2015, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 223-246.

Rachel Darmon

► **To cite this version:**

Rachel Darmon. “ En cent mille lieux mille noms tu reçois ” : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) ”, in Inqualifiables fureurs, Poétique des invocations inspirées aux XVI^e et XVII^e siècles, Actes du colloque tenu à l’université de Lille, janvier 2015, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 223-246.. Anne-Pascale Pouey-Mounou. Inqualifiables fureurs. Poétique des invocations inspirées aux XVI^e et XVII^e siècles, Classiques Garnier, pp.223-246, 2019, 978-2-406-09031-1. hal-01780918

HAL Id: hal-01780918

<https://hal.science/hal-01780918>

Submitted on 28 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« En cent mille lieux mille noms tu reçois » :
enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux
(Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie)**

Dans la poésie de la seconde moitié du XVI^e siècle en France, on assiste, sur un plan linguistique, à un déferlement de tournures qualificatives. Avec l'avènement de la Pléiade, et de Ronsard notamment, l'épithète se trouve hautement valorisée¹. Dans le même temps, l'inspiration antique envahit le champ de la création littéraire et artistique. Sous l'influence du néo-platonisme, les dieux gréco-romains deviennent l'élément indispensable à l'avènement de l'inspiration, du *furor* poétique. Cette double valorisation de la qualification, à un niveau linguistique, et de l'inspiration par les dieux anciens, dans une perspective philosophico-poétique, a pour conséquence la démultiplication en poésie des noms et épithètes qualifiant les dieux anciens. Il ne suffit pas d'évoquer Jupiter, Bacchus ou Apollon par leurs noms courants ; il faut les désigner de manière variée, dans toute la diversité de leurs appellations. Les théonymes et épiclèses les plus recherchés surgissent alors en longs chapelets, créant un effet de liste aussi solennel que déconcertant. Le poète, invoquant une divinité qui lui permette d'accéder à la fureur poétique, place sous les yeux du lecteur une accumulation de qualifications juxtaposées. Comment apprécier ce procédé ? L'étude des traités de mythographie et d'histoire naturelle contemporains de cette période d'ébullition poétique permet de mieux comprendre cette hypervalorisation de la qualification.

En effet, sous la plume des mythographes et des naturalistes comme dans la poésie de Ronsard, les épiclèses des dieux se multiplient jusqu'à en donner le vertige. L'évolution du goût poétique et celle des formes de savoir ont rendu aujourd'hui difficilement appréciables les listes interminables de qualifications divines que l'on trouve aussi bien dans les *Hynnes* que dans les traités de mythographie ou d'histoire naturelle. Dans ces différents régimes d'écriture, l'exploration et la description de l'univers consistent en une accumulation de noms ou adjectifs. La forme narrative s'interrompt pour laisser place à l'égrènement de tournures adjectivales dont le caractère mystérieux provoque plaisir et émerveillement. Juxtaposant les adjectifs assortis de leurs explications, les traités mythographiques et de science naturelle trouvent leur origine dans la même recherche que celle qui régit la poésie. Tous comparent la diversité des noms attribués à un même objet, céleste ou terrestre, par différents peuples, en différentes langues. Du grec au latin au vernaculaire, les termes circulent selon des modes beaucoup plus perméables que celui d'une simple traduction unidirectionnelle. La frontière entre les textes est alors moins linguistique que poétique : les langues, perméables l'une à l'autre, entremêlent les adjectifs d'origines diverses pour les fondre en une même écriture. Si la poésie accède à un statut séparé de celui des autres textes, ce n'est pas par le choix des adjectifs, que l'on retrouve d'un texte à l'autre, mais par la définition opérée par Ronsard d'un statut auctorial particulier. Certaines de ses listes adjectivales apparaissent en effet comme l'espace privilégié de déploiement d'une fureur qui ne touche pas les autres auteurs. Le poète y est représenté comme seul légitime à nommer les objets (terrestres ou divins), à user du langage comme bon lui plaît. Cette posture auctoriale d'affirmation créatrice instaure une

¹ Voir A.P. Pouey-Mounou, préface à *L'Épithète, la rime et la raison. La lexicographie poétique en Europe, XVI^e-XVII^e siècles*, dir. S. Hache et A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 53 : la Pléiade déprécie la rime, considérée comme le marqueur de la génération précédente, et valorise l'épithète. Voir aussi *id.*, « Ronsard et l'épithète homérique », # à paraître.

Rachel Darmon, « « En cent mille lieux mille noms tu reçois » : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) », in *Inqualifiables fureurs. Actes du colloque tenu à l'université de Lille, janvier 2015*, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, à paraître, version preprint.

séparation radicale entre la poésie et les autres pratiques d'écriture qui usent des mêmes adjectifs regroupés en liste. La comparaison de ces textes, si proches par la syntaxe et le lexique, si différents selon nos catégories d'aujourd'hui, révèle une démarche commune qui ne sépare pas science et poésie : plus qu'un ornement stylistique, la qualification constitue le moteur d'une enquête qui parcourt « cent mille lieux » pour chercher à travers « mille noms » la trace diffuse dans le monde des secrets des dieux.

La perméabilité des langues

Dans son *Abbrégé de l'art poétique françois* publié en 1565, Ronsard préconise au jeune poète d'éviter les épithètes s'ils n'apportent pas un supplément de sens par rapport à ce qui a déjà été dit ; il recommande également de ne pas les accumuler en trop grand nombre :

Je te veux advertir de fuir les epithetes naturelz, qu'ilz ne servent de rien à la sentence de ce que tu veux dire, comme *la rivière courante*, *la verde ramée* et infinis autres. Tes epithetes seront recherches pour signifier, et non pour remplir ton carme ou pour estre oyseux en ton vers [...]. Tu te contenteras d'un epithete, ou pour le moins de deux, si ce n'est quelquesfois par gaillardise, en mettras cinq ou six, mais, si tu m'en crois cela t'adviendra le plus rarement que tu pourras¹

Les invocations aux dieux antiques semblent alors constituer un domaine à part, soustrait aux préceptes généralistes de l'*Art poétique*. Dans l'« Hynne de Mercure », sans doute composée en 1585, Ronsard ne se contente pas d'une épithète comme il l'avait recommandé, mais en juxtapose neuf en quatre vers :

Alquemiste, marchand, curatier et le Prince
De ceux qui ont les mains sujettes à la pince,
Bazané, fantastic, retiré, songe-creux,
Aux pieds tousjours au guet, aux poulces dangereux²

Chaque épithète répond toutefois au premier des deux critères formulé dans l'*Abbrégé de l'art poétique françois* : elle ajoute toujours une signification supplémentaire par rapport à ce qui a déjà été dit, elle n'est jamais redondante ou « oyseuse ». Loin de dire l'évidence, certaines d'entre elles suscitent même l'étonnement du lecteur : la motivation, par exemple, du terme « bazané » peut susciter une certaine perplexité et stimuler la curiosité.

Ces deux caractéristiques (l'abondance et la signification qui ne va pas de soi) sont encore plus marquées dans les « Dithyrambes à la pompe du bouc », composés une trentaine d'années auparavant. Le poète s'adresse alors à Bacchus et multiplie les qualificatifs de manière particulièrement prolixe :

Ô cuissené, Archete, Hymenien,
Basare, Roy, Rustique, Euboulien,
Nyctelien, Trigone, Solitere,
Vengeur, Manic, Germe des Dieux, et Père,
Nomien, Double, Hospitalier,

¹ Ronsard, *Abbrégé de l'Art poétique françois*, dans *Œuvres complètes*, tome II, p. 1180-1181. Toutes nos citations de Ronsard se réfèrent à l'édition de Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Ronsard, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993 pour le tome I (contenant le « Dithyrambe »), 1994 pour le tome II (contenant les *Hynnes* et l'*Abbrégé*).

² Ronsard, éd. cit., t. II, *Les Hynnes*, « De Mercure », p. 615, v. 135-138..

Rachel Darmon, « « En cent mille lieux mille noms tu reçois » : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) », in *Inqualifiables fureurs. Actes du colloque tenu à l'université de Lille, janvier 2015*, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, à paraître, version preprint.

Beaucoupforme, Premier, Dernier,
Lynean, Portesceptre, Grandime,
Lyssien, Baleur, Bonime,
Nourrivigne, Aymepampre, Enfant.¹

Deux ans plus tard, dans les *Meslanges* de 1555 puis dans le *Second Livre des Hynnes* de 1556, Ronsard reprend cette liste d'adjectifs avec quelques variations pour son « Hynne de Bacchus » :

Ô cuissené Bacchus, Mystiq, Hymenean,
Carpime, Evaste, Agnien, Manique, Lenean,
Evie, Evoulien, Baladin, Solitere,
Vangeur, Satyre, Roy, germe des Dieux, et père,
Martial, Nomian, Cornu, Vieillard, Enfant,
Pean, Nyctelian²

D'une version à l'autre de cette énumération, sur vingt-neuf adjectifs de la liste du « Dithyrambe », douze sont repris dans l'« Hynne de Bacchus » : la moitié est répétée exactement à l'identique selon la même disposition³, l'autre est répétée avec modification dans l'ordre syntaxique⁴. Cinq adjectifs supplémentaires sont repris d'un poème à l'autre, mais proviennent d'un passage différent :

Evoé, Pere, Satyre,
Protogone, Evastire,
Doublecorne, Agnien,
Oeiltoreau, Martial, Evien,
Portelierre, Omadien, Triete⁵

Enfin, l'adjectif « Basare » du « Dithyrambe » est répété dans un autre passage de l'« Hynne de Bacchus », à l'occasion d'une autre énumération :

Pere, un chacun te nomme Erraphiot, Triete,
Nysean, Indien, Thebain, Bassar, Phanete⁶

D'un poème sur Bacchus à l'autre, Ronsard réemploie donc les mêmes adjectifs. S'il introduit de légères variations dans leur disposition, il les répète en général de manière regroupée, tous dans le même passage.

Cette répétition de séries d'épithètes s'est peut-être opérée d'autant plus facilement à l'intérieur de l'œuvre de Ronsard que celui-ci les a lui-même empruntées à un autre auteur. La critique a depuis longtemps repéré la reprise par Ronsard de certains passages des *Hymnes* de Marulle, notamment l'« Hymne à Bacchus » :

*Martie, bicornis, rex, omnipotens, femorigena,
Mystice, Thioneu, ultor, solivage, Euie, satyre,*

¹ Ronsard, éd.cit., t. I, *Livret de Folastries*, « Dithyrambe à la pompe du bouc », p. 566-567, v. 271-279.

² Ronsard, éd.cit., t. II, *Le Second Livre des Hynnes*, « Hynne de Bacchus », p. 600, v. 231-236.

³ Les adjectifs suivants sont répétés exactement à la même place dans le vers : « cuissené » en tête d'énumération, « hymenien » en fin de premier vers, « Solitere » chaque fois en fin du troisième vers, « Vengeur » en tête de quatrième vers, le couple « Germe des Dieux, et Père » chaque fois en fin de quatrième vers de l'énumération.

⁴ « Roy » passe du deuxième au quatrième vers de l'énumération, « Manic » passe du quatrième au deuxième vers, « Enfant » du neuvième au cinquième vers, « Nyctelien » du troisième au sixième vers, « Nomien » est toujours au cinquième vers mais passe de la première à la deuxième position.

⁵ Ronsard, éd.cit., t. I, « Dithyrambes », p. 562, v. 73-77.

⁶ Ronsard, éd. cit., t. II, « Hynne de Bacchus », p. 598, v. 165-168.

Rachel Darmon, « « En cent mille lieux mille noms tu reçois » : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) », in *Inqualifiables fureurs. Actes du colloque tenu à l'université de Lille, janvier 2015*, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, à paraître, version preprint.

*Genitor deorum idem atque idem germen amabile,
Nyctelie, multiformis, hymeneie, nomie,
Gemine, hospitalis, Liber, pater optime maxime*¹

Martial, deux fois cornu, roi, tout-puissant, cuisse-né,
Mystérieux, fils de Thioné, vengeur, allant au hasard, Evius, satyre,
Père des dieux et tout à la fois aimable enfant,
Nocturne, multiforme, conjugal, pastoral,
Double, hospitalier, Liber, père très bon et très grand

Presque tous les termes utilisés par le poète français proviennent de cet hypotexte de Marulle. Nombre de néologismes que l'on trouve chez Ronsard relèvent d'une opération de traduction ou d'une adaptation en français d'adjectifs latins marulliens. Certaines épithètes comme « satyre » ou « Euie »³ passent directement du latin de Marulle au français de Ronsard sans être modifiées d'une seule lettre, le *-e* final français se substituant à la marque du vocatif latin. D'autres, qui reprennent des termes importés déjà acclimatés en français, sont adaptées par le biais d'une désinence seulement (le « *Martie* » latin devient « Martial » en français⁴, « *mystice* » devient « mystic »⁵). Pour d'autres au contraire, Ronsard juge bon de procéder à une traduction. Cette traduction est parfois très simple, prenant appui sur le langage courant (« *rex* » devient « roy »), parfois au contraire très inventive, créatrice de mots inattendus par les calques morphologiques : le « *femorigena* » latin devient ainsi « cuissené »⁶, « *multiformis* » « beaucoupforme ». Le résultat ainsi produit se situe dans un espace entre deux langues. Enfin, un grand nombre d'adjectifs sont calqués du latin de Marulle au français de Ronsard, avec francisation du suffixe, mais sans traduction (« *nyctelie* » est rendu par « nyctelien », « *hymeneie* » par « hymenien », « *nomie* » par « nomien »), ce qui les rend incompréhensibles en français. Or le poète aurait très bien pu traduire « *nyctelie* » par « nocturne », « *hymeneie* » par « nuptial » et « *nomie* » par « pasteur », de même qu'il traduit « *rex* » par « roy ». Il choisit au contraire de ne pas traduire, pour faire entendre directement l'étrangeté de la langue ancienne au cœur du français.

Ce choix poétique, toutefois, n'est pas propre à Ronsard. Les adjectifs d'origine grecque sonnaient déjà comme des mots étrangers dans le latin du poème de Marulle. Ils étaient perçus, déjà en latin, comme des transcriptions directes de la langue grecque. En empruntant ces épithètes à Marulle, Ronsard reproduit ainsi moins un sens qu'un effet. En latin comme en français, ces épithètes au sens crypté ont moins pour fonction de faire comprendre les divers aspects du dieu que de l'entourer d'un nimbe mystérieux ; ils maintiennent Bacchus dans son ambivalence tout en l'enserrant dans les rets du discours articulé.

On observe le même phénomène chez les mythographes contemporains de Ronsard. Montefalco, le premier mythographe du XVI^e siècle par ordre chronologique, publie en 1526 à Pérouse son *De cognominibus deorum opusculum* en latin. Il énumère les qualifications des dieux païens en mêlant les termes d'origine latine et ceux, plus mystérieux, qui sont adaptés du grec. Il s'appuie pour ce faire sur le texte d'Ovide, qu'il fond directement à l'intérieur de sa propre phrase :

¹ Marulle, *Hymnes naturales*, éd.-trad. Jacques Chomarat, Genève, Droz, 1995 VI, « *Baccho* », v. 25-29, p. 65.

³ Ronsard, éd. cit., t. II, « Hynne de Bacchus », p. 600, v. 233, et « Dithyrambes », t. I, p. 562, v. 76.

⁴ Ronsard, éd. cit., t. I, « Dithyrambes », p. 562, v. 76, et « Hynne de Bacchus », t. II, p. 600, v. 235.

⁵ Ronsard, éd. cit., t. II, « Hynne de Bacchus », p. 600, v. 231.

⁶ Ronsard, éd. cit., t. I, « Dithyrambes », p. 566, v. 271.

Rachel Darmon, « « En cent mille lieux mille noms tu reçois » : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) », in *Inqualifiables fureurs. Actes du colloque tenu à l'université de Lille, janvier 2015*, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, à paraître, version preprint.

*Sed non solum hunc Bacchum poetae vocant verum etiam Bromiumque, Lyeumque, Ignigenamque, Satumque iterum : Solumque. Bimatrem. Additur his Nyseus : inde tonsusque Thyoneus. Et cum leneo : genialis confitor uvae. Nyctelius. Eleleusque parens et Iacchus et Euan ut canit Ovidius*¹

Les poètes l'appellent non seulement Bacchus mais aussi Bromius, Lyeus, né du feu, deux fois né, seul à avoir eu deux mères. À cela s'ajoutent les noms de Nyséen, et de Thyonéus aux longs cheveux, et de Lénéus, et de créateur de la vigne, de Nyctélius, de père Élélée, d'Iacchus, d'Évhan, comme le chante Ovide.

Montefalco reprend ici aux *Métamorphoses* l'énumération des épiclèses du dieu, en remplaçant le sujet de la phrase ovidienne « les mères et les belles-filles » (« *matresque nurusque* ») par « les poètes » (« *poetae* ») et en tronquant la fin de la phrase qui attribuait l'origine de toutes ces qualifications aux « peuples de Grèce »². Il suggère de la sorte que ce sont les poètes qui ont inventé les noms des dieux dans la fable. Les épithètes divines apparaissent ainsi non plus tant comme le résultat d'une tradition religieuse, que comme celui de la créativité d'un ou de plusieurs poètes singuliers. En sélectionnant, en tronquant et en recomposant ce passage d'Ovide, le mythographe, comme Ronsard, rend plus dense l'énumération. Il condense l'alternance des qualificatifs d'origine latine (« *solum* », « *bimatrem* ») et grecque (« *nyseus* », « *nyctelius* »). Certains des adjectifs grecs ovidiens cités par Montefalco se retrouvent du reste aussi bien dans l'hymne latin de Marulle que dans les poèmes français de Ronsard (« nysean », « nyctelien » puis « nyctelian »). Et, chaque fois, ils produisent le même effet d'accumulation et d'étrangeté.

Montefalco toutefois, à la différence des poètes, explique la signification de ces termes, mais dans une autre section : la liste des qualifications est d'abord donnée dans sa totalité brute, comme chez Marulle ou Ronsard ; elles sont ensuite reprises une par une à la page suivante, imprimées en majuscules et assorties de leur explication, sur le mode du commentaire. L'effet de liste est donc soigneusement entretenu. Le même procédé est à l'œuvre dans la mythographie *De Deis Gentium Historia* de Giraldi publié en 1548 : dans son chapitre sur Bacchus, le polygraphe ferrarais commence par énumérer les tournures qualificatives avant de les reprendre une par une pour les compléter et les commenter. Il évoque les mêmes adjectifs (« *eubulus* »³, « *Bassareus* »⁴, « *nyctelius* »⁵, « *ignigena* »⁶) que ses contemporains français, italiens ou même germaniques. On lit ainsi chez Pictorius, mythographe et médecin auprès du gouvernement d'Autriche antérieure :

*Orpheus Eubulon nominat quod omnis qui moderate uinum bibit recte indicat et boni est consilii ; et Bassareum propter uestem, qua usus fertur, pelliceam, Hesichius ignigenam uocat ob uim calorificam quae ex uino emergit*⁷.

Orphée le nomme « euboulien » parce que quiconque boit du vin avec modération parle avec justesse et est de bon conseil ; et « bassare » à cause du vêtement de peau dont il se sert, à ce qu'on rapporte ; Hésychios l'appelle « né dans le feu » à cause de l'échauffement suscité par le vin.

¹ Pietro Giacomo da Montefalco, *De cognominibus deorum opusculum*, Pérouse, Girolamo Cartolari, 1525, f. 16 v°.

² Ovide, *Métamorphoses*, IV, v. 9-15 : « Parent matresque nurusque / telasque calathosque infectaque pensa reponunt / Thuraque dant Bacchumque uocant Bromiumque Lyaumque / ignigenamque satumque iterum solumque bimatrem ; / additur his Nyseus inde tonsusque Thyoneus / et cum Leneo genialis consitor uvae / Nycteliusque Eleleusque parens et Iacchus et Euan / et quae praeterea per Graias plurima gentes nomina, Liber, habes ». Montefalco tronque la fin de la phrase d'Ovide, que nous étudierons *infra*.

³ Lilio Gregorio Giraldi, *De Deis Gentium Historia*, Bâle, Oporin, 1548, p. 393 A.

⁴ *Ibid.*, p. 394 B.

⁵ *Ibid.*, p. 397 B.

⁶ *Ibid.*, p. 396 A.

⁷ Georg Pictorius, *Apotheosis deorum libri*, Bâle, Nikolaus Brylinger, 1558, p. 85.

On retrouve chez Pictorius les adjectifs « *Eubulon* » et « *Bassareus* » comme chez Ronsard (« euboulion »¹ et « Bassare »²), ou « *ignigena* » (« né du feu ») comme chez Montefalco et Giraldi³. Ce sont donc les mêmes épithètes qui circulent d'un texte à l'autre. Chez Pictorius comme chez les autres mythographes et chez Ronsard, les adjectifs d'origine grecque (« *eubulon* », « *Bassareum* ») et de formation latine (« *ignigenam* ») sont mêlés en une longue énumération. Pictorius toutefois insère l'explication de l'adjectif au milieu de l'énumération, à la différence de Montefalco (et de Ronsard). Mais ses explications sont particulièrement brèves et ramassées : le mythographe a visiblement veillé à ne pas ralentir le rythme rapide de l'énumération. C'est donc le même effet d'accumulation de qualificatifs grecs et latins qui est recherché d'un texte à l'autre, chez Ronsard comme chez les mythographes, qu'ils soient français, germaniques ou italiens.

Dans son *Heydenweldt und irher Götter*, le mythographe Johannes Herold reprend ce principe d'accumulation d'adjectifs grecs et latins, et y ajoute une troisième langue, l'allemand. Chaque chapitre est consacré à un dieu ancien et comporte deux parties : une liste d'adjectifs d'abord, une série de paragraphes explicatifs ensuite. Dans la première partie, la typographie accentue l'effet de liste, puisqu'elle présente les adjectifs inscrits les uns en dessous des autres, en trois colonnes parallèles. Les trois langues, grecque (« *meliastes* », « *hygiates* »), latine (« *liber* », « *biformis* ») et allemande (« *der Musslig* », « *der gflügelt* »)⁴ se succèdent : souvent un adjectif grec (« *orthos* ») est suivi dans la liste d'un autre adjectif qui le traduit en latin (« *rectus* ») puis en allemand (« *der Grad* » pour « *der Gerade* », « le droit »). Dans la seconde partie, ces trios d'adjectifs sont juxtaposés en tête d'un même paragraphe explicatif : « *orthos /rectus /der Grad* » ouvrent ainsi le paragraphe explicatif rédigé en allemand. Accumulation des tournures qualificatives et mélange des langues sont donc une fois de plus mis en avant, d'une manière qui systématise les tendances observées dans les autres traités de mythographie européens, comme chez Ronsard.

Le passage d'une langue à l'autre est du reste réversible : la plupart des adjectifs qui qualifiaient Bacchus dans les « Dithyrambes » de Ronsard provenaient du texte de Marulle, passant ainsi du latin au français ; ils passent ensuite en sens inverse du français au latin lorsque Dorat traduit l'hymne de Ronsard⁵ ; dans l'édition qui résulte de cette traduction, les textes latin et français sont placés en regard l'un de l'autre, de manière à accentuer la circulation entre les langues. Le passage des adjectifs d'une langue dans une autre semble ainsi constituer un critère essentiel à la beauté de ces listes, à leur mystère et à leur poésie. Aux livres XIV et XV de sa *Généalogie des dieux*, Boccace affirmait déjà que le poète devait cultiver les obsolescences, les archaïsmes et les néologismes, les emprunts au grec, à l'instar des écrivains latins de l'antiquité tardive⁶. Dans la lignée de ce précepte, l'écriture des mythographes du XVI^e siècle, comme celle de Ronsard, regorge d'adjectifs empruntés, parfois transcrits du grec, parfois traduits, parfois latinisés. Se dessinent ainsi des invocations aux anciens dieux en un langage étrange, composite, mystérieux. Ce choix invocatoire s'explique par ce

¹ Ronsard, éd. cit., t. I, « Dithyrambes », p. 566, v. 272.

² Ronsard, éd. cit., t. II, « Hymne de Bacchus », p. 598, v. 166.

³ Giraldi, *De Deis gentium historia*, Bâle, Oporin, 1548, p. 396 A.

⁴ Johannes Herold, *Heydenweldt*, « das sechszt Buch », « die Zunamen Bacchi », n.p.

⁵ *Hymne de Bacus par Pierre de Ronsard, avec la version latine de Jean Dorat*, Paris, André Wechel, 1555. Nous avons vu que Ronsard avait emprunté à Marulle un certain nombre d'adjectifs, que l'on retrouve ensuite en latin dans la version latine de l'hymne de Ronsard traduit par Dorat : « *Euie, hymeneie, ultor, Genitor, rex, satyre, Nyctelie* ».

⁶ Voir P. Galand-Hallyn, F. Hallyn, J. Lecoïnte, *Poétiques de la Renaissance*, Genève, Droz, 2001, « L'inspiration, entre fureur et art », notamment p. 116.

qu'en dit Boccace : selon lui, en effet, le mythographe comme le poète (les deux instances sont chez lui superposées) cultivent un langage spécifique, marque de l'état supérieur auquel le *furor poeticus* les fait accéder. Dans cette perspective, l'enjeu des listes adjectivales de Ronsard et des mythographes du XVI^e siècle n'est donc pas seulement d'enrichir la langue française par des néologismes issus du latin et du grec, mais bien de faire émerger une langue poétique spécifique. Ces listes de qualificatifs qui passent du grec au latin, du latin à l'allemand ou au français puis du français au latin se situent davantage au carrefour des langues que dans une pensée monolingue. Leur plurilinguisme leur confère un caractère archaïque et étrange qui entre en résonance avec les antiques dieux dont elles font l'éloge. La fureur poétique ne se dit pas ici dans le monolinguisme, mais dans une circulation entre plusieurs langues.

Fureur et renoncement : définition d'une posture auctoriale

Dans le dithyrambe et les hymnes de Ronsard, l'accumulation d'adjectifs parfois traduits en français, parfois tout juste translittérés du grec, est étroitement associée à la description de l'état de fureur. Après l'énumération d'épithètes advient une sorte de vision :

Evoé, Père, Satyre,
Protagon¹, Evastire,
Doublecorne², Agnien,
Oeiltoreau, Martial³, Evien,
Portelierre⁴, Omadien, Triete⁵,
Ta fureur me gette
Hors de moy,
Je te voy, je te voy,
Voi-te-cy
Rompsoucy⁶

On trouve dans ce passage de Ronsard les mêmes qualifications que celles que recense et explicite Giraldi au chapitre « Bacchus » de sa *De dei gentium historia*. À la différence toutefois de Giraldi, Ronsard dispose les adjectifs de manière à préparer le lecteur à l'avènement de la fureur. Sans apporter aucune explication, il condense au maximum les adjectifs étranges, de façon à ce que le rythme s'accélère et que la lecture en devienne vertigineuse. Ronsard se décrit ensuite touché par le délire poétique, contaminé par le dieu que la série d'adjectifs s'emploie à invoquer. Un contact est établi entre une première personne, « je », et la divinité « tu », au contraire des mythographies qui décrivent le dieu par la même accumulation d'adjectifs mais en se cantonnant toujours, par la troisième personne du singulier, à une posture descriptive, extérieure, désengagée. Chez Ronsard au contraire, la multiplicité des adjectifs qualifiant le dieu contamine le poète qui est décrit syntaxiquement en position d'objet (« Ta fureur me gette »), car il n'est pas maître de ses actions, jeté « hors de [lui] », conformément à la notion de fureur néo-platonicienne. Après ce bref épisode de perte du « je », le poète reprend partiellement possession de son énonciation à la première personne pour établir

¹ Giraldi, *op.cit.*, p.401B (adjectif attribué à Priape).

² Giraldi, chapitre sur Bacchus, p. 388 B.

³ Giraldi, *ibid.*, « martius », p. 174 B.

⁴ Giraldi, *ibid.*, « hedereus », p. 399 A.

⁵ Giraldi, *ibid.*, « trietericus », p. 398 B.

⁶ Ronsard, éd. cit., t. I, « Dithyrambes », p. 562, v. 73.

un contact encore plus proche avec la divinité qu'il perçoit désormais directement par la vue, organe le plus apte à l'intellection totale (« je te voy »). L'intensité de la vision est soulignée par la répétition (« je te voy je te voy »), qui suggère également que le poète n'est que partiellement maître de son énonciation. Au vers suivant, le sujet en fureur semble reprendre les mêmes mots dans un ordre syntaxiquement bouleversé, de la phrase déclarative au présentatif partiellement lexicalisé (« je te voy » « voy-te-cy »), subissant la fureur jusqu'à un état de rupture, comme le suggère le morphème lié « romp » au vers suivant, premier élément de l'adjectif composé « romp-soucy ». Dans ce passage, on passe donc d'une description auditive, médiatisée par l'énonciation d'une série de tournures qualificatives, à une confrontation visuelle ; l'on passe également d'une énumération d'adjectifs complexes, voire composés, à une simplification extrême du vocable qui devient monosyllabique, et s'entend comme tel, jusque dans le retour de l'adjectif composé (« Hors de moy, / Je te voy / Voi-te-cy / Romp-soucy »), et phonétiquement répétitif (assonances en [wɛ], **Θ α α** « -e » et [i]). Le lecteur a ainsi l'impression que la complexité des adjectifs, leur densité, leur accumulation prépare l'avènement de la vision, le point de rupture où le labeur sur les mots débouche brusquement sur un au-delà du discours, sur un rapport direct au divin. La langue, de complexe, se mue en son contraire, et se fait remarquablement simple, brève, immédiate. L'énonciation des noms et épithètes les plus raffinés concernant les dieux des Anciens fonctionne comme l'étape préliminaire au *raptus* du *furor*.

Les énumérations qualificatives se multiplient ainsi aussi bien dans les « Dithyrambes » (1553), l'« Hynne de Bacchus » (1555) et l'« Ode à Mercure » (1550) de Ronsard que dans les mythographies de Pictorius (1532 et 1558), Herold (1554) et Giralaldi (1548). Tous ces textes paraissent dans les mêmes années et circulent entre la France, l'empire germanique et l'Italie¹. Les mythographies consistent, elles aussi, en une accumulation d'épiclèses divines que l'on pourrait qualifier de frénétique. Pourtant, et c'est un signe des temps, la notion de fureur n'y est presque jamais mentionnée. À la différence de Ronsard, en effet, les mythographes n'associent pas l'abondance énumérative à la notion de fureur poétique. Il arrive certes que le mythographe s'exprime à la première personne, pour présenter son projet ou pour attester personnellement une source qu'il aurait consultée ou une statue qu'il aurait vue ; mais il n'est jamais contaminé par la fureur des dieux qu'il décrit. Cette description du reste n'est pas issue d'une vision, d'une confrontation directe avec le dieu, mais d'un travail de reconstitution. Ronsard n'hésite pas à décrire Bacchus comme une divinité vivante, s'emparant de son propre corps (« je sens ma poitrine / Chaude des gros bouillons de ta fureur divine. »²). Pour les mythographes au contraire, les dieux païens ont définitivement disparu ; seule demeure la possibilité d'en recueillir çà et là des vestiges épars. Ils présentent ainsi leur œuvre comme une enquête laborieuse, consistant à assembler les témoignages dispersés d'une culture perdue. Ils s'inscrivent en ce sens dans la filiation de Boccace qui comparait deux siècles plus tôt le corpus des textes antiques à un bateau naufragé, dont on recueillerait les débris éparpillés le long des rivages³. Boccace insistait sur le constat de cette perte, de cette fragmentation, mais

¹ Pour une étude de la diffusion des mythographies dans l'Europe du XVI^e siècle, voir R. Darmon, *Dieux futiles, dieux utiles, l'écriture mythographique et ses enjeux dans l'Europe de la Renaissance*, thèse de doctorat soutenue le 13 décembre 2012 sous la direction de Françoise Graziani, Université Paris 8, à paraître chez Droz.

² Ronsard, éd. cit., t. II, « Hynne de Bacchus », p. 599, v. 181-182.

³ Boccace, *Genealogia deorum gentilium*, préface 1, 40, p. 18 dans l'édition de Jon Solomon, Cambridge-London, Harvard UP, The I Tatti Renaissance library, 2011 : « Undique in tuum desiderium, non aliter quam si per uastum litus ingentis naufragii fragmenta colligerem sparsas, per infinita fere uolumina deorum gentilium reliquias colligam, quas comperiam, et collectas euo diminutas atque semesas et fere attritas in unum genealogiae corpus, quo potero ordine, ut tuo fruaris voto, redigam. » (« Partout, selon ton désir, non autrement que si je recueillais sur

achevait sa préface sur l'expression de l'espoir d'être inspiré par Dieu¹. Au discours optimiste de Boccace s'oppose donc, deux siècles plus tard, celui de mythographes qui reprennent le *topos* des fragments dispersés, mais sans espérer le moins du monde être inspirés. Aucune fureur, aucune ferveur ne vient combler selon eux les lacunes creusées par le temps. Ni le Dieu chrétien, ni Bacchus, ni les muses ne sont convoqués pour les aider. Ils ne se présentent pas comme des poètes animés du *furor*, mais comme des lecteurs érudits, de patients philologues². Conti par exemple choisit de conclure sa *Mythologie* en insistant sur les « labeurs continuels » (« *diuturnis laboribus* ») liés à l'assemblage (« *colligere* ») d'informations éparses :

Voilà ce que nous avons peu, selon la capacité de nostre entendement recueillir de nos estudes et labeurs continuels, et que les anciens philosophes et poètes ont enseigné par plusieurs inventions et discours fabuleux³.

On pourrait s'attendre toutefois à ce que les mythographes, à défaut d'être eux-mêmes emportés par la fureur poétique, évoquent cette notion dans leurs explications sur les dieux. Au siècle précédent, Marsile Ficin avait en effet affirmé dans son *Commentaire au Banquet de Platon* :

Dans le délire divin nous avons distingué quatre catégories, qui relèvent de quatre dieux. Nous avons rapporté l'inspiration divinatoire à Apollon, à Dionysos l'inspiration mystique, aux Muses l'inspiration poétique, la quatrième enfin à Aphrodite et à l'Eros⁴.

Mais, contre toute attente, ce rapport établi par Ficin entre certains dieux et la notion de *furor* n'est pas développé dans les traités du XVI^e siècle sur les dieux antiques. Chez Pictorius le mot « fureur » n'apparaît même pas au chapitre sur Apollon. Il est mentionné au chapitre sur Bacchus, mais il s'agit de la fureur du cortège aviné des bacchantes, qui n'a sous sa plume rien de poétique ni même de positif⁵. Le mot « fureur » réapparaît au sujet des furies⁶, dans un contexte une fois encore négatif : Orphée, le modèle des poètes, serait précisément celui qui a su mater la fureur délétère des furies. À l'inverse de la conception ronsardienne, le poète est donc ici un anti-furieux. Au Bacchus inspirant de Ronsard, Pictorius préfère un Orphée associé à la paix et à la maîtrise de soi. Chez Conti, le *furor* n'est autre qu'un châtiment envoyé par Junon à l'enfant illégitime de Jupiter : il qualifie également le cortège des bacchantes et

d'immenses plages les fragments dispersés par les grands naufrages, dans un nombre presque infini de volumes je recueillerai les restes des dieux antiques que je retrouverai, et ces restes ainsi recueillis, érodés par le temps, à demi rongés et usés, je les réduirai au corps unifié d'une généalogie, dans l'ordre que je pourrai, pour complaire à ton désir »).

¹ Boccace, *Genealogia deorum gentilium*, éd. cit., préface, 1, 51, p. 24 : « *Sit michi splendens et immobile sydus et nauiculae dissuetum mare sulcantis gubernaculum regat, et, ut oportunitas exiget, uentis uela concedat ut eo deuehar quo suo nomine sit decus, laus et honor et gloria sempiterna, detrectantibus autem delusio, ignominia, dedecus et eterna damnatio !* » (« Qu'il soit pour moi l'étoile brillante et immobile ; qu'il guide le gouvernail de mon frêle esquif sillonnant une mer devenue inconnue ; et, selon les besoins, qu'il laisse les vents souffler dans mes voiles pour que je sois transporté là où éclat, louange, honneur et gloire sempiternelle sont attachés à son nom, et à celui de mes détracteurs tromperie, ignominie, infamie et damnation éternelle ! »).

² J'ai développé ce point dans *Dieux futilles, dieux utiles*, op.cit., p. 285 sq.

³ Conti, *Mythologie*, trad. Jean de Montlyard Lyon, Paul Frellon, 1612, p. 1120. Texte original latin de Conti, *Mythologiae libri*, Venise, 1567, p. 307 : « *Atque haec illa sunt, quae nos pro nostri ingenii viribus colligere diuturnis laboribus studuimus, quaeque sub fabulis antiqui sapientes significabant* ».

⁴ Marsile Ficin, *Commentaire au Banquet de Platon*, VII, 13-14, rappelle les propos du *Phèdre*, 265b, éd. Claudio Moreschini, trad. Paul Vicaire, Paris, Les Belles Lettres, 1985, page 67.

⁵ Pictorius, *Apotheosis deorum libri tres*, Bâle, Nikolaus Brylinger, 1558, p. 84 : « *Quidam ab insaniendo [Bacchum] dictum asserunt, quod et ipse et eius comites furere dicerentur* ».

⁶ Pictorius, *ibid.*, chap. « Orphée », p. 131 : « *Bacchas hoc est feminas furentes [...] Palaephatus scribit [...] Orpheae earum furem placarit* ».

satyres sans rien connoter de poétique¹. Dans la traduction de la *Mythologie* par Jean de Montlyard en 1612, ce *furor* bachique devient en français une « étrange maladie de rage »² bien éloignée de l'inspiration poétique. Pas plus que chez Pictorius, l'adjectif « *furiosus* » n'est associé à Apollon. Les mythographes sont sur ce point bien éloignés de la définition de Ficin.

Si les mythographes partagent avec Ronsard le goût de la collection de tournures adjectivales, leur poétique ne relève donc pas de la fureur inspirée. Ronsard et les mythographes nourrissent toutefois une exigence commune : étaler sous les yeux du lecteur un discours riche et abondant, dans la perspective exposée par Érasme dans le *De duplici copia rerum ac verborum*, publié pour la première fois à Paris en 1512. La maîtrise du discours y est fondée sur une double exigence : posséder un lexique extrêmement copieux, mémoriser des proverbes et expressions les plus nombreux possible pour savoir qualifier chaque aspect des choses, chaque aspect de la vie dans l'immense diversité de ses situations ; mais il faut en même temps associer cette abondance à la brièveté, à l'art de la formule courte et bien frappée, dont l'efficacité tient au caractère particulièrement ramassé de l'expression. L'accumulation d'épithètes bien choisies correspond parfaitement à cette exigence : chaque épithète peut en effet résumer en un mot tout un récit mythologique. L'adjectif « cuiséné » par exemple (« *femorigena* ») condense à lui seul tout le récit de la naissance de Bacchus extrait du ventre de Sémélé et né de la cuisse de Jupiter. C'est ainsi que les mythographies antérieures à Conti ne contiennent presque aucun récit, mais une succession de qualifications qui procurent au lecteur abondance lexicale et brièveté d'expression³.

Pictorius joue ainsi sans cesse à osciller entre abondance et brièveté : dans le dialogue des *Apotheos deorum libri*, au chapitre sur Apollon, le disciple interrompt son maître au milieu d'une avalanche de qualifications : « Tu parles trop, dit-il, interromps ton discours et prends un peu le temps de respirer »⁴. L'ensemble de l'ouvrage travaille sur cette difficile conciliation entre les deux extrêmes⁵. Du reste, la formulation d'une exigence de limitation de la *copia* par la *breuitas* n'est pas seulement rhétorique. Elle permet d'exprimer de surcroît une interrogation sur le statut du mythographe, qui oscille non seulement entre abondance et brièveté, mais encore entre enthousiasme et travail poussif, *feruor* et *labor*, discours inspiré et enquête philologique. Si Pictorius cite à de nombreuses reprises des poètes anciens et contemporains, il ne propose pas ses propres vers, du moins pas dans ses mythographies. Sa tâche consiste à lier entre eux les propos d'autrui, au fil de sa propre prose, à les collecter pour former un nouvel ensemble, composite, hétérogène. Ailleurs, dans d'autres ouvrages, il lui arrive de composer des vers : son livre *Pantopolion* (1563) consiste ainsi en une cosmogonie puis en une description des règnes animaux, minéraux et végétaux en distiques élégiaques de son cru. Mais il rejette la possibilité d'écrire à lui tout seul un vaste poème sur les dieux de l'envergure de la *Genealogia* de Boccace ou même des *Hynnes* de Ronsard. Ses deux mythographies (*Theologia mythologica* et *Apotheos deorum libri*) sont en prose, de même que tous les traités sur les dieux du XVI^e siècle. Ils relient ensemble des citations poétiques d'autres auteurs mais ne

¹ Natale Conti, *Mythologiae libri*, Venise, Comin da Trino, 1567, p. 148 v°.

² Natale Conti, *Mythologie*, trad. Jean de Montlyard, éd. cit., p. 491.

³ Il est alors intéressant de comparer les mythographies à l'œuvre de Ravisius Textor, *Epitheta*, Paris, Régnauld Chaudière et Pierre Vidoue, 1524. Sur la manière dont la *copia* prônée par Érasme est appliquée de manière systématique à un travail sur la qualification épithétique par Ravisius Textor, voir la préface à *L'Epithète, la rime et la raison*, op. cit., et *ibid.*, N. Istasse, « Le *Specimen Epithetorum* (1518) et les *Epitheta* (1524). J. Ravisius Textor compilateur et créateur », p. 79-121.

⁴ Pictorius, op.cit., p. 23 : « *Ad ravim loqueris, sermonem respirando interrompe modicum* ».

⁵ R. Darmon, *Dieux futiles, dieux utiles*, op. cit., p. 212 sq.

constituent pas en eux-mêmes une écriture directement inspirée par le souffle d'un dieu. Il y a certes bien des termes communs entre les poèmes de Ronsard et les listes adjectivales des mythographes. Les listes d'épithètes grecques, latines et françaises sont parfois très semblables dans ces deux régimes d'écriture, l'un furieux, l'autre laborieux. La différence entre Ronsard et les mythographes ne réside ni dans le lexique, ni dans la syntaxe (tous proposent des listes de tournures adjectivales qualifiant les dieux, sans verbe ni complément verbal) mais dans la posture auctoriale.

Ronsard, en effet, se décrit en créateur de mots quand les mythographes fondent au contraire leur légitimité sur l'attestation par des autorités extérieures de l'existence des adjectifs qu'ils ont dénichés. Dans l'« Hynne de Bacchus » notamment, Ronsard clame avec insistance son pouvoir de nomination, sa légitimité à donner au dieu un nom différent de celui que l'on trouve dans les textes antiques :

Pere, un chacun te nomme Erraphiot, Triete,
Nysean, Indien, Thebain, Bassar, Phanete,
Bref, en cent mille lieux mille noms tu reçois,
Mais je te nomme a droit Bacus le Vendomois¹

Le « je » poétique est ici affirmé avec force, par opposition à tous les autres. À la multiplicité des tournures qualificatives (« mille noms ») léguées par les différents peuples qui ont voué un culte à Bacchus « en cent mille lieux », Ronsard oppose sa singularité par le choix d'un seul adjectif, « vendômois », qui relie le dieu de manière exclusive au lieu choisi par le poète. Ce pouvoir singulier de Ronsard à nommer les dieux est revendiqué comme un droit (« je te nomme a droit »), en vertu duquel le poète s'assigne un statut différent de celui des autres écrivains. À la différence des mythographes, il ne se contente pas de collecter les noms lus chez les autres, mais renomme lui-même les dieux selon son bon plaisir. L'écriture mythographique consiste à présenter, disposer, assembler des mots empruntés ; l'écriture de Ronsard reprend ce travail mais n'en fait qu'un préliminaire à l'affirmation de son propre pouvoir créateur. Cette puissance démiurgique du poète le hisse au rang des dieux : le « je » s'adresse directement ici à un Bacchus interpellé par le pronom « te ». Tandis que les mythographes exposent leur labeur et renoncent à la fureur, Ronsard, lui, prend appui sur cette collecte de qualifications pour entrer en fureur et affirmer la singularité de la posture poétique.

Fonction heuristique de la qualification

Plus radicalement encore, la fureur permet à Ronsard non seulement de nommer les dieux, de les interpeller, de s'en rapprocher par la vision (« je te voy »), mais aussi de connaître leur secret. Dès les premiers vers du premier poème du recueil, les *Hynnes* associent ainsi étroitement fureur et quête des secrets de la nature :

Tourmenté d'Apollon qui m'a l'ame eschaufée,
Je veux plein de fureur, suivant les pas d'Orfée,
Rechercher les secrets de nature et des Cieux.²

C'est donc la fureur provoquée par Apollon qui pousse le poète à rechercher les secrets de la nature. Les dieux antiques sont intimement liés à cette enquête pour deux raisons :

¹ Ronsard, éd. cit., t. I, « Hynne de Bacchus », p. 598, v. 165-168.

² Ronsard, éd. cit., t. II, *Premier Livre des Hynnes*, « Hynne de l'Eternité », p. 439, v. 1-3.

Rachel Darmon, « « En cent mille lieux mille noms tu reçois » : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) », in *Inqualifiables fureurs. Actes du colloque tenu à l'université de Lille, janvier 2015*, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, à paraître, version preprint.

d'abord parce qu'ils emportent le poète vers une vision divine, qui relève d'une révélation (dans la fureur néo-platonicienne) ; ensuite parce qu'ils sont eux-mêmes perçus comme une manière poétique de nommer les éléments naturels : les noms des dieux correspondent à ceux des planètes, leurs épiclèses décrivent la nature dans la diversité de ses manifestations. La tradition de l'allégorie physique a de surcroît approfondi le lien entre mythologie et discours scientifique. Dans les traités de mythographie, les noms des dieux païens sont souvent le support de la transmission d'un savoir lié à l'histoire naturelle¹. On lit ainsi au chapitre sur Bacchus de la *Theologia mythologica* :

*Euripides Apollinem ac Liberum unum eundemque deum esse fatetur [...] Orpheus Liberum patrem phaneta appellat : a lumine atque illuminatione, quia Sol cunctis uisitur, cuncta conspiciens*².

Euripide reconnaît qu'Apollon et Liber ne sont qu'un seul et même dieu. [...] Orphée appelle Liber pater « phanète » en raison de son éclat lumineux, parce que le soleil, regardant tous, est contemplé par tous.

Ce passage permet de mieux comprendre l'emploi du qualificatif « phanete » dans l'« Hynne de Bacchus »³ de Ronsard. L'association de cet adjectif à Bacchus est en effet inattendue, puisque le caractère resplendissant (en grec *phainein*⁴) est d'habitude attribué à Apollon. mais l'explication de Pictorius montre pourquoi Bacchus et Apollon peuvent partager les mêmes qualifications. Pictorius reprend ici à Macrobe l'idée que tous les dieux peuvent se rapporter au soleil. Il pousse plus loin que Ronsard le développement cosmologique en développant l'étymologie du nom « Dionysos » à la suite de celle de « phanete » :

Orpheus Liberum patrem phaneta appellat [...] Item Dionysium Physici dictum affirmant, quasi Iouis mentem, quia Solem mundi dixerunt mentem : mundus autem uocatur coelum, quod appellant Iouem

Orphée appelle Liber pater « phanete » [...] De même les physiciens affirment qu'on l'appelle Dionysos, c'est-à-dire esprit [νόος] de Jupiter [Διό-], parce qu'ils ont dit que le soleil était l'esprit du monde : or le monde est désigné par le ciel, qu'ils appellent Jupiter.

Pictorius fait ainsi d'une liste d'adjectifs divins un moyen d'enquête privilégié sur les mystères du cosmos. Ici l'association de « phaneta » à « Dionysos » montre que Bacchus et Apollon ne sont qu'un seul dieu solaire, et que le soleil est l'esprit du ciel, c'est-à-dire l'esprit du monde. Nommer les dieux antiques par la diversité de leurs appellations (Bacchus, phanète, Dionysos), ce n'est donc pas être redondant ou cultiver l'effet de liste pour lui-même, mais affirmer le pouvoir de la poésie à investiguer sur la nature comme le ferait un traité de philosophie naturelle. Ronsard place justement en tête de son *Second livre des Hynnes* l'« Hynne de la Philosophie ». Or celle-ci fonde sa connaissance des secrets de la nature sur les appellations des dieux antiques :

Elle sçait [...]
Et pourquoy c'est que le siecle ancien
Nomma le Père et vieillard Ocean
Germe de tout, et non seulement père
Mais nourricier, et donnant comme mere

¹ Pour une mise en perspective plus vaste sur la tradition mythographique comme mise en forme d'un savoir scientifique voir *Dieux futiles, dieux utiles*, op. cit., p. 111 sq.

² Pictorius, *Theologia mythologica*, Fribourg-en-Brisgau, Faber / Emmeus, 1532, f. 25 r°.

³ Ronsard, éd. cit., t. II, « Hynne de Bacchus », p. 598, v. 166.

⁴ Macrobe, *Saturnales*, I, 17, 34, relie l'adjectif « φαίνετα » à « φαίνειν » et l'attribue donc à Apollon. Mais il explique aussi que non seulement Apollon mais tous les dieux peuvent se rapporter au soleil.

A ses enfants ses mamelles, à fin
Que sans humeur ce Tout ne prenne fin¹

Connaître les noms des anciennes divinités et ce qui motive ces dénominations équivaut en effet à approcher les secrets de la nature. Savoir pourquoi l'Antiquité (« le siècle ancien ») a attribué à l'Océan les appellations « germe de tout, père, nourricier » revient à appréhender l'organisation du cosmos comme une totalité (« Que [...] ce Tout ne prenne fin »). Poésie et philosophie naturelle relèvent ainsi d'une même enquête sur les noms et qualifications, en particulier les qualifications mythologiques.

Les naturalistes, comme les poètes, fondent leur enquête sur l'examen des noms. Ulisse Aldrovandi, le célèbre professeur d'histoire naturelle à l'université de Bologne, décompose par exemple son ouvrage sur les insectes² en plusieurs livres (un par insecte), eux-mêmes subdivisés en chapitres toujours intitulés de la même manière. L'abeille, les guêpes, les papillons et tous les autres animaux de cette espèce sont successivement analysés selon les catégories répétées des chapitres « *aequivoca* », « *synonyma* », « *denominata* », « *epitheta* » et « *mystica* » (où est développé ce que la mythologie enseigne sur l'insecte en question). La mythologie est même présente en dehors du chapitre « *mystica* » : le chapitre « *aequivoca* » sur l'abeille explique par exemple qu'elle est appelée Μέλισσα, du nom de la fille du roi de Crète qui nourrit jadis Jupiter avec sa sœur Amalthée³. L'histoire naturelle, comme la poésie, explore les secrets de la nature en recueillant les épithètes et les noms, puisés en grande partie dans la mythologie. C'est peut-être pour cette raison que Pictorius donne au personnage de son dialogue mythographique le nom d'un grand naturaliste, Théophraste. Conti, quant à lui, cite les œuvres botaniques de Théophraste parmi les sources privilégiées de sa *Mythologie*. Symétriquement, Ulisse Aldrovandi a laissé un ex-libris de sa main sur un exemplaire⁴ du *De cognominibus deorum opusculum* du mythographe Montefalco et a souligné plusieurs passages du *De cognominibus deorum gentilium libri tres* du mythographe flamand Haurech⁵. Mythographie et histoire naturelle reposent sur la même démarche de collection et de classement d'épithètes. Comme Aldrovandi le fait avec les animaux, les mythographes collectionnent les noms des dieux dans différentes langues ; ils les ordonnent, les comparent, les organisent en séries. Ainsi, nomenclature, mythologie et poésie ne sont pas fondamentalement dissociées dans cette démarche d'acquisition du savoir. Il s'agit chaque fois de parcourir la diversité des dénominations, en mêlant grec et latin, pour décrire le monde et le comprendre, pour dire l'abondance et la diversité des choses, puis se l'approprier en la convertissant en un style copieux et varié⁶.

Cette variété du monde et des éléments naturels amène aussi à considérer la variété des peuples qui l'habitent. L'idée que chaque peuple nomme différemment un même objet constitue manifestement un lieu commun aussi bien dans les mythographies et les histoires naturelles que dans la poésie. On a déjà vu plus haut Ronsard souligner la variabilité des noms attribués à Bacchus en fonction des lieux de culte :

Pere, un chacun te nomme Erraphiot, Triete,

¹ Ronsard, éd.cit., t. II, *Le Second Livre des Hynnes*, « Hynne de la Philosophie », p. 523, v. 131-142.

² Ulisse Aldrovandi, *De animalibus insectis*, Bologne, G.B. Bellagamba, 1602.

³ *Ibid.*, p. 41.

⁴ Exemplaire conservé à Bologne, Bibliothèque universitaire, cote A.5.O.11.47.

⁵ Exemplaire conservé à Bologne, Bibliothèque universitaire, cote A.5. Caps. 179.38. L'étude des passages soulignés par Aldrovandi est développée dans *Dieux futiles, dieux utiles*, op.cit.

⁶ Voir Dominique de Courcelles, *La Varietas à la Renaissance, Actes de la journée d'étude organisée par l'École Nationale des Chartes (Paris, 27 avril 2000)*, Paris, École des chartes, 2001.

Rachel Darmon, « « En cent mille lieux mille noms tu reçois » : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) », in *Inqualifiables fureurs. Actes du colloque tenu à l'université de Lille, janvier 2015*, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, à paraître, version preprint.

Nysean, Indien, Thebain, Bassar, Phanete,
Bref, en cent mille lieux mille noms tu reçois,
Mais je te nomme à droit Bacus le Vendomois¹

Le nombre hyperbolique « mille », soulignant la quantité des lieux où l'on a honoré Bacchus et des noms qu'on lui a attribués, est répété et mis en valeur par sa situation de part et d'autre de la césure à l'hémistiche (« cent mille »/« mille »). Le distributif « un chacun » démultiplie encore ces potentialités de nomination et exprime la diversité des individus qui tous honorent le dieu sous des noms différents. Or cette fascination pour le nombre des noms des dieux s'exprime également dans le paratexte de toutes les mythographies contemporaines. Elle comporte deux aspects. Elle est liée, d'abord, à un questionnement sur le polythéisme : les mythographes chrétiens remarquent qu'il y a beaucoup de dieux païens et encore plus de manières de les nommer. La mythographie de Montefalco aborde ainsi dès la première phrase cette question du nombre des dieux et du nombre encore plus grand de leurs noms :

*Si deorum dicet aliquis tanta est multitudo si quidem eorum duo et triginta millia Hesiodus numerat, quando ad illorum cognominum finem uenietur ?*²

Si la multitude des dieux est si grande, dira-t-on, et si Hésiode en dénombre trente-deux mille, quand viendra-t-on à bout de leurs noms ?

Dans les *Apotheosis deorum libri* de Pictorius publiés en 1558, le personnage Théophraste avertit de même son disciple, dès les premières répliques du dialogue, que les Anciens vénéraient « plus de six mille dieux »³. Les mythographes observent de surcroît que la diversité des noms divins est liée, outre le polythéisme, au fait que chaque dieu païen est nommé de façon différente en fonction du lieu où il est honoré, ce qui ne laisse pas d'étonner. Un peu plus loin par exemple dans les *Apotheosis deorum libri*, Pictorius met en relation le grand nombre des noms divins avec la multitude des peuples qui attribuèrent chacun aux dieux des noms différents :

*nomnibus tamen subinde mutatis : Nam pro Romulo Quirinum dixerunt, pro Rhea deorum matrem, pro Laeda Nemesin, pro Circe Maricam, Indi Iouem pluuium deum nominarunt indigetem, et Gangem fluuium, quos in anno carmine inculto, certis diebus religiose uenerati sunt. Meroitae Herculem, Pana, et Isim. Germani Tuitionem deum Terra aeditum, et Mannum filium Astympalysi Achillem, Veneti Diomedem, Aegyptii Isidem, Mauri Iubam, Poeti Uranum, Macedones Gabium, Latini Faunum, Lybici Psaphonem, et gens iuxta Naucraticum Theutum.*⁴

Mais il leur arrivait de changer les noms : ils dirent en effet Quirinus au lieu de Romulus, la Mère des dieux au lieu de Rhéa, Némésis au lieu de Lédé, Marica au lieu de Circé ; les Indiens nommèrent Jupiter leur dieu indigète de la pluie, ainsi que le fleuve Gange, qu'ils vénérèrent chaque année par des chants rustiques à des jours déterminés ; les habitants de Méroé vénérèrent Hercule, Pan et Isis, les Germains Tuisto, le dieu enfanté par la Terre, et Mannus februs, les Astymphales Achille, les Vénètes Diomède, les Egyptiens Isis, les Maures Juba, les Carthaginois Uranus, les Macédoniens Gabius, les Latins Faunus, les Libyens Psapho et le peuple voisin de Naucratis Theuth .

La variété des noms des dieux se déploie parallèlement à la variété des peuples sous les yeux du personnage Evandre. Celui-ci ne cesse de manifester son étonnement tout au long du texte face à tant de diversité. Comme le personnage de Pictorius et comme le

¹ Ronsard, éd. cit., t. II, « Hynne de Bacchus », p. 598, v. 165-168.

² Montefalco, *De cognominibus deorum opusculum*, Pérouse, Cartolari, 1525, f. 3r°.

³ Pictorius, *Apotheosis deorum libri*, op. cit., p. 1.

⁴ Pictorius, *ibid.*, p. 3.

Rachel Darmon, « « En cent mille lieux mille noms tu reçois » : enjeux poétiques et épistémologiques des qualifications des dieux (Ronsard, Aldrovandi et les traités de mythographie) », in *Inqualifiables fureurs. Actes du colloque tenu à l'université de Lille, janvier 2015*, dir. A.P. Pouey-Mounou, Paris, Classiques Garnier, à paraître, version preprint.

Ronsard de l'hymne à Bacchus, Giraldi souligne lui aussi la variabilité des noms divins en fonction des lieux. Il cite en ce sens une épigramme d'Ausone dans le chapitre sur Bacchus :

*Ogygia me Bacchum uocat,
Osirin Aegyptus putat,
Mysi Phanacen nominant,
Dionyson Indi existimant.
Romana sacra Liberum,
Arabica gens Adoneum,
Lucaniacus sed Pantheum*¹.

L'Ogygie m'appelle Bacchus,
L'Égyptien me croit Osiris
Les Mysiens me nomment Phanacès ;
Les Indiens me pensent Dionysos,
Les cultes romains Liber,
Le peuple d'Arabie Adonis,
Mais Lucianacus Panthée.

La citation choisie par Giraldi correspond à la même esthétique que celle de Pictorius et de Ronsard : les qualifications du dieu s'accumulent et font miroiter un discours chatoyant et changeant en fonction des peuples et des lieux. Un peu plus haut, Giraldi cite Ovide mais, à la différence de ce qu'avait fait Montefalco², il donne l'intégralité du passage original et ne réaménage pas les propos du poète antique. Cela lui permet de souligner une fois de plus le parallélisme entre la variété des noms des dieux et celle des peuples qui leur rendent un culte :

*Thuraque dant Bacchumque uocant Bromiumque Lyaeumque
ignigenamque satumque iterum solumque bimatrem ;
additur his Nyseus inde tonsusque Thyoneus
et cum Lenaeo genialis consitor uuae
Nyteliusque Eleleusque parens et Iacchus et Euhan,
et quae praeterea per Graias plurima gentes
nomina, Liber, habes.*³

Elles offrent de l'encens et invoquent Bacchus, Bromius, Lyéus,
né dans le feu, deux fois né, seul à avoir eu deux mères.
À cela s'ajoute Nyséen, Thyonéus aux longs cheveux,
Lénéus, planteur de la vigne joyeuse,
Nytélius, vénérable Éléée, Iacchus, Évhan,
et les nombreux noms que tu portes en plus, ô Liber,
parmi les peuples grecs⁴.

Giraldi emprunte ainsi à des auteurs latins de différentes époques (Ausone, Ovide, etc.), pour montrer la diversité des noms et des lieux et créer un discours varié et copieux. L'*imitatio multiplex* n'est pas ici uniquement un trait stylistique ; elle soutient un discours d'observation de la diversité des hommes et de leurs manières de nommer les dieux. Si les qualifications de ces divinités païennes enseignent les multiples secrets de

¹ Giraldi, *op.cit.*, p. 400 B, cite Ausone, *Epigrammes*, 30.

² Voir *supra* l'analyse du passage de Montefalco, *De cognominibus deorum opusculum*, *op. cit.*, f. 16 v°. Plus haut au sujet de l'ouvrage de Montefalco tu as corrigé mon « p. » en « f. ». Ici tu gardes « p. ». On fait comme tu veux du moment que c'est cohérent. J'avoue hésiter entre les deux.

³ Giraldi, *op.cit.*, p. 380, cite Ovide *Métamorphoses*, IV, v. 11-17.

⁴ Traduction de A.-M. Boxus et J. Poucet, Bruxelles, 2006, légèrement modifiée.

la nature, elles témoignent également des multiples formes des cultes célébrés par les hommes du passé. Elles constituent les linéaments d'une enquête sur l'homme et l'historicité des cultes qu'il rend aux dieux. À la Renaissance, en effet, l'enjeu d'un hymne à Bacchus n'est plus de flatter cette divinité. Si le poème de Ronsard garde encore tout son souffle, c'est que les noms des anciens dieux constituent encore de merveilleux supports pour dire autre chose qu'eux-mêmes : l'hymne à Bacchus puise dans la qualification prolixe l'instrument d'une évocation suggestive de la manière dont l'homme s'inscrit dans la nature et la comprend par le langage. Est chantée ici la capacité d'« un chacun » à poser sur les éléments qui l'entourent des noms qui questionnent, au moyen de la fiction, les secrets de la Création.

L'accumulation des qualifications qui est commune à la poésie, à la mythographie et à l'histoire naturelle correspond ainsi à une triple fonction : elle permet de créer une sorte de langue à part, à la jonction entre le grec, le latin et le vernaculaire, provoquant un effet de mystère ; elle témoigne d'un positionnement auctorial, toujours fondé sur le labeur philologique, mais qui confère à la poésie un statut radicalement différent quand survient l'inspiration ; elle est enfin l'instrument d'une enquête sur la nature et sur les hommes qui l'habitent. L'idéal érasmien de l'abondante brièveté, ainsi réalisé, assigne à l'épithète la tâche que nous attribuons aujourd'hui au récit. Plus la qualification est obscure et recherchée, plus elle est capable de contenir en puissance tous les savoirs anciens sur l'ordonnement du cosmos et l'histoire des hommes. Dans les différentes pratiques d'écriture que sont la poésie, la mythographie et l'histoire naturelle, l'adjectif témoigne d'une investigation à la fois linguistique, esthétique et heuristique. Loin d'être un simple procédé stylistique, l'abondance relève bien d'une « rhétorique profonde »¹. Nommer la diversité et en jouer n'est pas qu'une question lexicale mais implique également des enjeux épistémiques. Jouissance du langage, célébration, elle est aussi une dynamique exploratoire à la découverte de la création, à la fois divine et humaine. De l'antiquité aux temps modernes, de l'empire germanique à l'Italie en passant par Bâle et Paris, elle reflète la richesse inépuisable de la nature et des noms qu'ont inventés les hommes pour la célébrer sous toutes ses formes.

Rachel DARMON
Université Paul Valéry – Montpellier III
IRCL, UMR 5186 du CNRS

¹ Charles Baudelaire, Quatrième projet de préface aux *Fleurs du Mal*, Paris, Librairie José Corti, 1968, p. 369.